

Question d'interprétation littéraire : Selon Georges Millot, quels rapports avec soi-même et avec le monde l'écriture permet-elle ?

Dans le livre *Deux vieux bâtons rompus* de Georges Millot (L'Harmattan, 2021), deux voix s'entrechoquent de chapitre en chapitre, ou, pour reprendre la métaphore de l'auteur, de round en round. Ces voix parlent de la vieillesse, de la mémoire, du confinement et de la mort. La première est celle d'une dame de 96 ans (dite « la vieille attirée »), originaire d'Algérie, juive pied-noir, arrivée à Montreuil en 1962, qui oublie tout. L'autre, son gendre, le narrateur, (dit « le vieux freluquet »), sénior de « seulement » 67 ans, orphelin à la mémoire encore intacte, écrivain et athlète.

Le neuvième round nous fait entendre certaines pensées du vieux freluquet.

Neuvième round

Où le vieux freluquet disserte sur ses trous de mémoire.

J'ai vécu un jour de plus. Qu'est-ce à dire ?

Je me suis mis à aimer ma carcasse au moment où j'ai compris qu'elle n'était pas éternelle et qu'elle allait me faire défaut. Combien d'années et combien de livres m'a-t-il fallu écrire pour en arriver à cette conscience !

5 Certaines nuits, je me lève pour me soulager. Expulser de la pensée ? Expulser de la matière ? Imaginer l'instant où il n'y aura plus d'instant, l'enfermement dans rien, l'absence et la dissolution. Tous ces mots ne possédaient jusqu'à présent qu'un sens abstrait. Mon ventre qui bouillonne, mon cerveau qui me gratte, mon nez qui coule, mes mollets qui brûlent et palpitent bornent aujourd'hui mon inspiration, ce besoin d'air, et mon imagination, ce besoin d'assurer ma survie, de croire au moment qui va suivre, comme s'il devait y en avoir toujours, comme si le cours était illimité. Non, stop ! Le noir. L'asphyxie. Et la décomposition. Matière.

10 S'aimer quand on se sait perdu.

Écrire, penser, quand on ne sait rien. C'est ridicule, mais, après tout, Montaigne l'a bien fait.

Faut-il se satisfaire d'une demi-page ? Ou de dix mille ? Rapporté au peu de connaissances que je possède en ce domaine, y a-t-il la moindre différence en comparaison de la durée de l'univers ?

15 Voilà l'absurdité. Je ne peux tenir mon sujet, le carré de terre où je pourris, (ce verbe est au présent, je reste dans le « comme si » accordé ce matin à ma faiblesse intellectuelle), sans invoquer l'espace, les galaxies et les... trous noirs ; ce qui me dépasse et m'effraie. *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie*. Je comprends brusquement l'expression de Pascal. Mais il n'y a aucun silence, ni dans l'espace, ni dans la glèbe, ni même dans le four du crématorium. Les bactéries se lâchent, les insectes font claquer leurs mandibules, les constellations s'effondrent en implosions démesurées. Les flammes partout aspirent la moindre particule à leur portée. Ils nous l'annonçaient bien, tous ces peintres de l'enfer que je n'ai pas pris au sérieux. Il n'y a que pour les poumons de ma cage thoracique qu'il n'y a plus d'air. Mes oreilles n'existent plus, ne me renseignent plus de l'approche des larves. Est-ce cela le calme ? Un point. Un rien. Un cerveau ne coordonne plus. Relâche définitive. Albert¹ quitte la scène.

25 J'ai peur de mon ventre, parce que maman en est morte. J'ai peur de ma mémoire, capable d'oublier une phrase qui m'a fait frémir, si je m'endors dessus. J'ignore si je possède un bon tamis pour séparer les pépites et les scories. Dois-je demeurer accroché à ma plume ? N'y a-t-il plus de surprise à traire ? Les tuyaux sont-ils vides, les intestins d'Albert ? Plus rien ne suinte ? Ou bien, dès que je me serai recouché, les idées vont-elles grouiller ?

Me relever, sans fin, comme l'allumeur de réverbère, dont la planète est si petite². Rien de drôle ni de poétique dans cette figure que je n'avais jamais bien observée. Un bain. Un enfer (encore !). Une bave de stylo qui n'accepte pas de tarir, une cartouche d'encre infinie, et moi qui lève mon stylo parce qu'il ne faut pas perdre ce flux.

30 Il ne faut pas ! D'où sort cet ordre ridicule ? Vian et Kessel, Céline et Proust, Remarque et Malaquais, pourquoi se lever à chaque élancement de la coulée de mots ? Les pires et les meilleurs soumis au même symptôme, minuscules et géants, araignées déjà avant d'être mangés par elles. Cerveau, crabe, Gilliat³.

35 Je me rends compte que j'ai, depuis que j'ai lu *Les Travailleurs de la mer*, une idée fausse de la mort de Gilliat. Dans mon esprit, c'était un crabe, et non la pieuvre, qui l'attrapait à la cheville. Et pourtant, je m'étonnais qu'un animal si petit pût retenir un colosse par le talon. Mais j'en restais là, je ne creusais pas. Inconsciemment, je jugeais que ce qui nous tire au fond et nous noie n'est pas ce qui vit, mais ce qui est mort.

Ayant encore cette confusion en tête en écrivant la présente page, je laisse au crabe ce qui revient à la pieuvre.

Le fil. Transparent, pourtant visible. Évident, mais inéluctable et mortel. Le laisser se dévider de lui-même, avec le seul souci de ne pas l'interrompre.

40 Ah, je retrouve tout, et ce Nerval que je déteste. De mon point de vue matinal, je comprends que le rêve est la vraie vie, et l'habitude un leurre. Terrible condition de l'écrivain qui ne peut s'endormir, et doit pourtant rêver.

Georges Millot, *Deux vieux bâtons rompus*

¹ Le vieux freluquet prénomme son cerveau Albert pour dialoguer avec lui.

² Personnage du roman *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry ; il vit sur une planète si petite que les nuits succèdent aux jours toutes les minutes.

³ Personnage du roman de Victor Hugo *Les travailleurs de la mer qui meurt noyé*, retenu au fond lors d'une plongée par une pieuvre. Les crabes sont l'aliment favori de la pieuvre, qui vit sur un tapis de leurs carcasses.